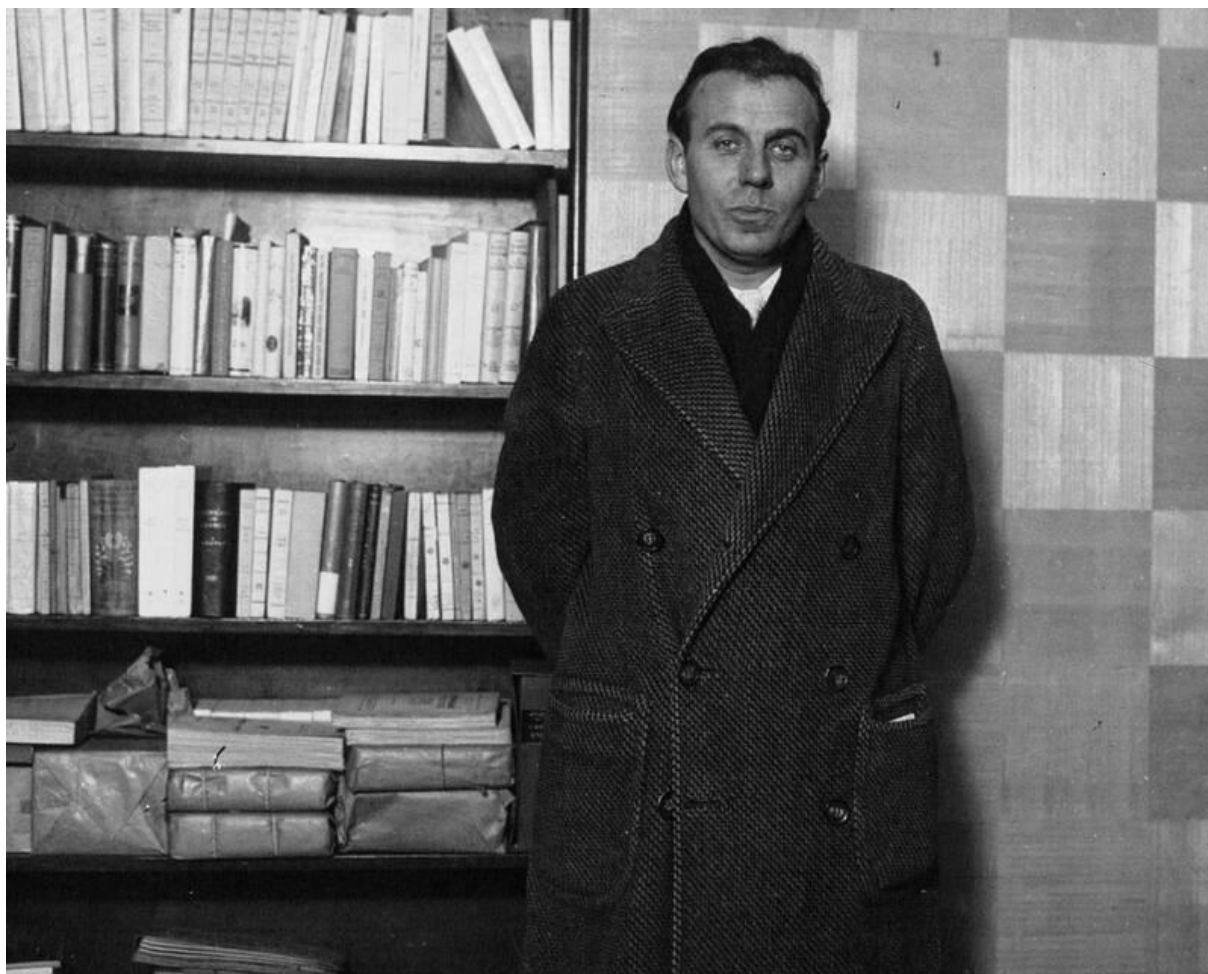


« Guerre » de Louis-Ferdinand Céline: un best-seller au statut fort douteux

Gallimard a récemment publié des manuscrits inédits du célèbre romancier, en assurant qu'il s'agissait d'un roman autonome. Pourtant, des indices suggèrent que ce ne serait qu'un avant-texte du «Voyage au bout de la nuit», explique le professeur de littérature Pierluigi Pellini. Beaucoup moins vendeur...



Louis-Ferdinand Céline, en 1932, année de la parution du «Voyage au bout de la nuit». (Alamy/Abaca)

par Pierluigi Pellini, Professeur de littérature comparée à l'université de Sienne
publié le 28 juillet 2022

Les raisons de la philologie, étude critique des textes, et celles du commerce ne font pas toujours bon ménage. Prenons le cas de Louis-Ferdinand Céline, et de ses manuscrits longtemps disparus, puis conservés par [Jean-Pierre Thibaudat](#), qui en a révélé l'existence en août 2021. Si [Gallimard](#) a pu en écouler près de 150 000 exemplaires depuis leur publication début mai, c'est parce qu'il a été présenté comme un roman autonome et inédit. L'ébauche d'un épisode de *Voyage au bout de la nuit* ne faisait pas l'affaire. Pourtant, *Guerre* est un livre au statut fort douteux – et ce dès le titre qui, absent du manuscrit, convient fort mal au récit : Céline y raconte la convalescence de Ferdinand à Peurdu-sur-la-Lys, mais les affrontements

militaires n’y apparaissent pas. François Gibault, qui signe l’avant-propos, et Pascal Fouché, qui a hâtivement édité le texte – sans même établir d’appareil critique – n’hésitent pas à trancher : *Guerre* est un roman à part entière, dont la rédaction se situe entre la publication du *Voyage...* (1932) et celle de *Mort à crédit* (1936). Or, titre et datation jouent un rôle majeur dans l’exploitation commerciale du texte, celle-ci posant des questions d’ordre aussi bien éthique que littéraire. Une «philologie du best-seller» s’impose, même si très peu de personnes ont eu accès à l’ensemble des manuscrits retrouvés.

Le manuscrit est également acéphale

Le titre de *Guerre* n’est attesté que dans deux lettres de Céline, écrites à la mi-juillet 1934 : «*J’ai résolu d’éditer Mort à crédit Ier livre, l’année prochaine Enfance, Guerre, Londres.*» Le premier livre de *Mort à crédit* aurait dû être composé de trois parties, portant sur l’enfance du héros, son expérience de la Grande Guerre et son séjour à Londres. En fait, le texte publié en 1936 interrompt le récit avant 1914. Le projet de *Guerre* deviendra *Casse-pipe* : c’est ce que les spécialistes ont toujours pensé ; quant à *Londres*, ce sera *Guignol’s Band*. Il est donc étonnant de lire que ces «*deux cent cinquante feuillets ont été évoqués sous le titre de Guerre par Céline lui-même dans une lettre à son éditeur, Robert Denoël*» (François Gibault). Il y a là un cercle vicieux : puisque les éditeurs pensent que ces pages ont été écrites en 1934, ils leur donnent un titre (abusif et inadéquat) tiré d’une lettre de 1934 ; et puisque le livre s’appelle désormais *Guerre*, il doit avoir été écrit en 1934.

Dépourvu de titre, le manuscrit est également acéphale : il commence par un «*Pas tout à fait*», que Pascal Fouché ne transcrit pas, omettant aussi un chiffre cerclé, en haut du premier feuillet : «*10*», qui suggère que les neuf séquences qui précèdent manquent. On comprend qu’à ce compte, l’éditeur n’ait pas souhaité lester son best-seller d’un appareil critique. Il suffit pourtant de jeter un coup d’œil au facsimilé du manuscrit réalisé par les éditions des Saints Pères pour s’apercevoir que la transcription de Pascal Fouché est par endroits discutable – la complexité de cette édition aurait demandé une équipe de spécialistes et plusieurs années de travail, inconcevable manque à gagner aux yeux des ayants droit.

Les variantes valent aussi le détour. Dans un passage mémorable – Ferdinand vient d’être décoré, même s’il ne le mérite pas : «*Dors ou dors pas, titube, trombone, chancelle, dégueule, écume, pustule, fébrile, écrase, trahis, ne te gêne guère*» – Céline remplace les mots «*dégueule*» et «*trahis*» par «*vomis*» et «*trompe*». On assiste à un processus d’intensification, chez un écrivain qui cherche son style. Difficile d’admettre que l’auteur de ces brouillons est l’écrivain affirmé qui vient de publier le *Voyage...* Surtout, l’importance d’une autre variante a échappé aux recenseurs. Au début de *Guerre*, le mari de la prostituée Angèle, le souteneur qui s’est volontairement mutilé pour échapper au casse-pipe, s’appelle Bébert (il deviendra «*Cascade*» dans la troisième séquence). Tout lecteur du *Voyage...* connaît l’enfant Bébert : c’est le seul personnage de sexe masculin auquel Ferdinand s’attache, sa mort est l’un des moments les plus tragiques du roman. Il est très peu probable que, deux ans après la publication du *Voyage...* Céline attribue à un souteneur assez louche un tel prénom – seul son chat célèbre aura ce privilège.

«Une note au dos d’une feuille de brouillon»

En général, la variabilité des noms et des toponymes (*Peurdu-Noirceur-sur-la-Lys, Métuleu-Céladon des Entrayes*) amène à considérer ce manuscrit comme une ébauche du *Voyage...*

cette fluidité onomastique étant – tout comme les tâtonnements stylistiques – attendue aux origines de la saga de Ferdinand, incompréhensible dans sa (prétendue) continuation. Et pourtant, maître Gibault en est sûr : *Guerre* a été écrit «après la publication du Voyage...», puisque au dos d'un feuillet «figure l'adresse californienne d'Elizabeth Craig [danseuse américaine, grand amour de Céline, ndlr] à l'époque de leur rupture, soit en 1933-1934». La solidité de cette preuve a déjà été mise en doute par [Emile Brami](#) : «qui n'a pris un jour une note au dos d'une feuille de brouillon ?» (*L'Obs*, 5 mai 2022) ; dans le manuscrit du *Voyage...* on trouve en effet de nombreuses notes au verso des feuillets. Néanmoins, presque tous les comptes rendus acceptent sans discussion cette datation.

Or, le 18 juin 1930, Louis-Ferdinand Céline écrit à Joseph Garcin, ancien combattant émigré à Londres, où il s'est distingué dans les milieux du proxénétisme : «Enfin ce roman... Je vais me servir de vous – votre lettre m'y encourage d'ailleurs. Après le charnier des Flandres (qui fait recette), une petite halte anglaise, pour la rigolade et l'oubli.» L'écrivain parle du *Voyage...* et précisément de deux séquences qu'il envisageait d'y inclure – celles, vraisemblablement, que Gallimard appelle *Guerre* et *Londres*. Une autre lettre à Garcin, le 24 juillet 1931 (les réponses sont malheureusement perdues), confirme que certains épisodes longtemps imaginés ont été retranchés du plan du *Voyage...* : «J'abandonne l'aventure londonienne – un peu d'USA. et la banlieue que je connais trop, voilà pour le roman.» Cette coupure n'a rien d'étonnant : elle est motivée par la crainte du scandale – sexuel ou défaitiste, moral ou politique. En 1932, Louis Destouches est un inconnu ; il ne peut pas (encore) tout se permettre. L'outrance pornographique de plusieurs scènes du prétendu *Guerre* (et de *Londres* ?) en déconseillait la publication dans un premier roman. De même pour la violence anticardière.

L'hypothèse la plus vraisemblable, en l'état actuel des connaissances, est donc la suivante : les six séquences du manuscrit retrouvé appartiennent à l'avant-texte du *Voyage...* ; elles ont été écrites en 1930-1931 : et moi-même en donnons d'autres preuves, dans un article publié sur le site de [l'Institut des textes et manuscrits modernes](#) (1). Selon les règles de l'édition scientifique, ces pages trouveraient donc leur place, en annexe, dans une nouvelle édition du *Voyage...* – ce qui ne ferait évidemment pas l'affaire de Gallimard.

La «petite musique» du style célinien

Dans le prétendu *Guerre*, il y a pourtant des passages magnifiques. Ceux qui mettent en scène l'ambiguïté du sexe, à la fois élan vital s'opposant au charnier de la guerre et violence évoquant un instinct de mort. Ceux qui se prêtent aisément à une lecture pacifiste : comme dans tous les textes du premier Céline, «l'ennemi, le vrai de vrai», n'est jamais que le général sadique – et le petit-bourgeois, son complice. Ceux notamment où l'auteur expose les mobiles de son entreprise littéraire : «J'ai appris à faire de la musique, du sommeil, du pardon et, vous le voyez, de la belle littérature aussi, avec de petits morceaux d'horreur arrachés au bruit qui n'en finira jamais.» La «petite musique» du style célinien est une sublimation du «bruit» du front, persistant sous forme de bourdonnement dans l'oreille de Ferdinand : «J'ai attrapé la guerre dans ma tête» ; «Y avait d'énervant que les oiseaux dont les cris ressemblent tant aux balles.»

Ailleurs, les écarts expressionnistes de l'écriture, ainsi que les perversions de mademoiselle L'Espinasse – la «rombière» nécrophile, la «branleuse» d'agonisants désormais fameuse – sont appelés à «compenser» le traumatisme de 1914. Leur tâche, cependant, est également de pourfendre les bienséances : la rage de Ferdinand est sans limites, quand il lit les lettres de son

père. *«Parfaitement écrites en parfait style»*, elles résument à ses yeux l’hypocrisie de ceux qui acceptent la guerre en s’y référant par le biais de l’euphémisme : *«De mon oreille on ne parlait jamais, c’était comme l’atrocité allemande, des choses pas acceptables, pas solubles, douteuses, pas convenables en somme, qui mettaient en peine la conception de remédiabilité de toutes choses.»* Rien n’est *«remédiable»*, au contraire, dans la vision tragique du *Voyage...* dont on saisit ici, avec émotion, la genèse profonde.

(1) «Genèse d’un best-seller. Quelques hypothèses sur un prétendu “roman inédit” de Louis-Ferdinand Céline», de Giulia Mela et Pierluigi Pellini, Paris, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS), du 22 juillet 2022.

Une première version de cet article a été publiée en italien dans Alias, supplément du quotidien Il Manifesto, le 26 juin 2022.